

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 31 (1893)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Un paysan vaudois : au banquet du Grand Conseil : du 1er février 1893  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193466>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

### Un paysan vaudois

AU BANQUET DU GRAND CONSEIL  
du 1<sup>er</sup> février 1893.

Tous nos journaux ont parlé de ce banquet de fin de législature qui a été fort gai. On sait qu'après le discours de M. Ceresole, la réunion de nos députés a pris une tournure tout à fait familière. M. Emile Favre, député d'Echallens, est entré dans la salle vêtu d'une blouse, et a adressé à ses collègues ce discours en patois :

Bondzo monsus lé conseillés !

Vozité ébahi dè mè vairè et vo dèman-  
dou bin estiusa dè veni vo dèrindzi dein  
voutron banquet.

Je veniou d'ào Dzorot et ne mè mèciou  
pas bin dè politica : tot justou po lièrè lè  
papai et savai on bocon cein que sè  
passè ; mà stau dzo passà mè su de :  
« Vouaique la tenablia d'ào Grand Conset  
» que va fini, noutrè grand conseillés  
» van rintra tzi leu et sè porrài que quo-  
» qué-zons ne revignont pas. Té foudrà  
» portant lè zavai vu on iadzou. » N'est  
pas que n'èin cognaiçsou dza coquè-zons,  
d'abò lé noutrou et poui Ruffy lou con-  
seillé d'Etat, que vin quoquè iadzou per  
tzi no ein colonet et qu'on m'a montra.

Mè su dan revou on bocon, ié met ma  
rouillière, prai ma carletta et ma canna  
et mè su inbantzi po Lozena.

Su arrevà à la Cità d'abò apri midzo  
et ié reincontrà l'ussé Thuilà dè Frai-  
dévèla, qu'est ion dè mè zamis, n'in éta  
ào catzimou enseimbliau. L'ai ié dé-  
mandà se lo Grand Conset sè teniai adi  
ào mimou indrà, et m'a de què oï. Mà ti  
trào tà, que mè fà, ie vinian dé parti.

— Mà volian reveni sta véprà à quiet?  
— Ouah ! l'an fini l'ào séance.

Bon ! que mè su de, san bin adi lè mi-  
mou ! L'an dza gagni l'ào dzorna et onna  
balla dzorna ! peindeint que no no faut  
no levà à traï z'hàorès dào matin ein  
tzautin et à cinq hàorès ein hiver et no  
escormantzi quantié à n'hàorès dào né  
po gagni onna tota petita dzorna !

Mà, à prouprou, dis-mè vai io porrè  
ein vairè quoquès-zons ?

— Te n'à qu'à allà à Casino-Théâtre  
io san zu dinà ti enseimbliau.

— Caise-té fou !... ti enseimbliau !...  
d'ài ristous, d'ài radicò, d'ài mitous et  
d'ài socialistes. Te ne mè farì pas avala  
elia que.

— Se te ne vaò pas mè crairè, va lai  
vairè.

— Iaméré prau lài alla ; mà nousou  
pas.

— Va l'ai adi, tè volian bin rechàidré,  
san dâi bons lulus.

Ie su dan veniai avò, mà grulavou on  
bocon dein mè tzaussés ein arrouveint.  
Quand ié su que l'étai on artilleu que  
coumandavè perque, cein m'a rassurà  
on bocon, po cein que ié fé mon servi-  
çou militèrou dein l'artillièri.

Ié fé demandà à cé artilleu se poivou  
intra et m'a de qu'oi. Mè gênavou on  
bocon peindeint que vo z'accutavè cliâu  
bio discou et ie su resta su lou leinda  
dè la porta à accuta assebin, mà quand  
monsu Cérésòle la zu fini su intra et mè  
vouaique !

Ora, laissi mè vai derè lou pliési que  
ié dè vo vairè ti enseimbliau et d'accuta  
cliau discou dè pé et de fraternità.

Né rein à vo derè et à vo coumanda ;  
mà cein est bin verè que per tsi no on  
voudrà que cé miquemaque botzài et  
que vo ne seyi pas adi à vo tzeagni et  
à vo méprezi. Voeique lé zélékchons que  
van veni, lè papai van derè cliau que ne  
san pas dè lào hò, lè traita dè canaillès,  
dè bracaillons, dè géométrès, dè crouïo  
citoyens et treinté six autrès bougréri  
dè noms et derè que ne lài a rein qué  
cliau dè lào parti que san dâi bons ci-  
toyens ! Eh bin, l'est cein que foudrà  
vairè botzi. N'amin ti noutron pai et no  
faut tâtzi dè no zaccordà po son bin.

Cein que désirou por vo l'est que vo  
vo z'accordài adi coumeint ora et se vo  
vo zeinteindè bin vo porria bin ti réveni !

Ora iaméré prau bairè quartetta avoué  
vo, se vo voliai mè lou permettrè et férè  
on bocon voutra cognèssance. Yé oïu  
parlà dào conseillé dai zovrà, que l'an  
bin lou drai d'in avai ion. On m'a de que  
l'étai on to bio luron et mè farài pliési  
de lài serra la man, se l'est perque.

A la voutra !

### LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

#### II

Cette découverte la troubla et la rendit  
toute honteuse. Elle se permettait d'aimer  
quelqu'un ? Elle se rassura. Lui, ce n'était pas  
quelqu'un, c'était... lui ! Elle ne douta pas un  
instant que son amour ne fût partagé ; il lui  
eût paru impossible qu'il en fût autrement.  
Elle devint songeuse. Elle se rappelait les  
plus petits événements de leur enfance ; elle  
s'abîmait dans des rêveries sans fin. Elle se  
promenait des heures entières dans le jardin  
où ils avaient tant de fois joué ensemble ; il  
n'y avait pas un coin, pas une allée qui ne  
lui rappelât quelque souvenir. Ici, elle était  
tombée, il l'avait relevée ; comme elle boitait,  
il l'avait portée dans ses bras jusque chez ses  
parents : là, il avait dénoué ses nattes et ad-  
miré ses grands cheveux. Elle avait fait une  
maladie et dans sa convalescence il ne l'avait  
pas quittée. Elle se remémorait surtout cette  
journée où ils s'étaient promenés tendrement  
pressés l'un contre l'autre, les baisers sur le  
cou ! Elle n'oubliait rien. Confiante, elle atten-  
dait.

Son émoi fut grand lorsqu'elle apprit qu'il  
allait revenir. Il avait écrit qu'il arrivait. A  
partir de ce jour elle apporta un grand soin  
à sa toilette, elle devint coquette. Elle se coif-  
fait et se décoiffait dix fois dans la journée,  
ne se trouvant jamais bien. Elle consultait son  
miroir à chaque instant : si elle allait ne pas  
lui plaire ? Son miroir la rassurait, elle n'était

pas trop mécontente de sa figure. Modestie à  
part, on pouvait trouver plus mal.

La joie la rendait folle ; elle, si calme d'ha-  
bitude, elle redevenait enfant : elle chantait,  
riaït pour un rien. Elle pensait à lui constam-  
ment, se posait mille questions : Comment se-  
rait-il ? Avait-il beaucoup changé ? L'aimerait-  
il toujours ? Elle en rêvait toute la nuit.

Enfin, il arriva. Elle l'attendait à la gare  
avec ses parents. Il avait changé, en effet, il  
avait grandi ; c'était un beau garçon à l'air  
distingué, un peu froid. Il était bien mis ; une  
redingote sortant de chez le bon faiseur em-  
prisonnait sa taille svelte. Le chapeau à haute  
forme lui allait à ravir. Ses sourcils, d'un noir  
de jais, se détachaient sur son teint pâle et  
lui donnaient une physionomie câline ; des fa-  
voris naissants encadraient ses joues. Il était  
très bien.

Elle resta en admiration, comme hypnotisée.  
Son cœur battait à tout rompre sous son cor-  
sage. Très correct, il lui prit la main qu'il  
pressa légèrement ; elle pensa qu'il aurait  
bien pu l'embrasser.

L'entrevue fut un peu froide. Il ne la tu-  
toyait plus. Elle fut réservée comme doit  
l'être une jeune fille. Depuis qu'elle n'était  
plus ignorante, qu'elle savait que c'était de  
l'amour qu'elle éprouvait pour lui, elle était  
moins hardie. Elle aurait voulu le trouver  
plus expansif, quoi qu'elle sentit bien qu'il ne  
pouvait plus la traiter en gamine. Il ne repar-  
tait que dans trois mois ; ils renoueraient leurs  
bons rapports d'autrefois.

Dès lors, elle passa son temps à le guetter ;  
le voir passer, c'était son bonheur. Elle se  
plaçait près de la fenêtre, elle n'en sortait  
plus. Souvent elle le rencontrait avec le doc-  
teur Grivet, un vieux médecin ; ils causaient  
sérieusement.

Un soir, ils furent réunis. Pour fêter le re-  
tour de l'étudiant, ses parents invitèrent les  
siens à dîner ; elle fut placée à côté de lui.

Il fut rempli d'égards. Il mit la conversation  
sur le terrain scientifique ; comme tous les  
débutants, il avait le feu sacré. Il lui parla de  
ses études, de ses intentions ; il se préparait à  
concourir pour l'internat. Il lui expliqua ce  
que cela signifiait, il espérait être reçu.

Elle l'écoutait religieusement, approuvant  
à l'avance, mais elle eût préféré qu'il parlât  
d'autre chose : de leur enfance, des courses  
dans la forêt, des joyeuses parties de campa-  
gne, des baisers sur le cou !

Il n'avait pas l'air d'y penser, ni de faire  
attention à sa coiffure, qui cependant n'avait  
jamais été mieux réussie.

Il la regardait, mais il ne la voyait pas ; la  
science est une terrible rivale.

Il lui avoua qu'il avait le dessein de rester  
à Paris, qu'il préférerait le séjour de la capitale  
à celui de leur petite ville.

Cette fois, elle combattit son projet. Elle  
était indignée ! Elle détestait ce Paris qui  
voulait lui prendre tout ce qu'elle aimait au  
monde.

— Rien ne vous attire donc ici ? demanda-  
t-elle en le regardant tendrement.

— Sans doute, j'ai mes parents, dit-il.

— Eh bien, et vos amis, ne les comptez-  
vous pas ?

Il s'excusa par politesse.

Après le dîner, elle l'emmena dans le jardin.  
Elle lui parla de leur enfance. Il écoutait d'un  
air distrait. Quand ils arrivèrent près de la  
tonnelle, à l'endroit où il l'avait embrassée :